

comme nécessaires, il peut espérer que le succès couronnera ses efforts. Mais il est une condition pour l'étude du chant, sans laquelle toutes les autres facultés, si heureuses qu'elles soient, sont absolument inutiles : il faut à l'élève comme au maître une longue et robuste patience. L'élève ne doit pas hésiter à répéter maintes fois ses leçons, à revenir sur les mêmes passages jusqu'à ce qu'ils soient bien exercés ; il doit aussi avoir la plus grande confiance dans le maître, lui obéir avec docilité, et lui être reconnaissant du soin qu'il met à corriger leurs défauts.

En terminant, nous conseillons aux parents de bien voir à ce que toutes les conditions que nous venons d'indiquer soient remplies, tant du côté du professeur que du côté de l'élève, et ils ne s'exposeront pas à dépenser inutilement leur argent.

Il est bien entendu que ce que nous disons ici du professeur de chant doit aussi s'appliquer au professeur de piano.

LETTRE PARISIENNE

PARIS, 28 Janvier 1883.

Mon cher Monsieur,—

Le théâtre de l'Opéra-Comique vient de reprendre *Zampa*, ce chef-d'œuvre de Hérold, qui n'avait pas été joué depuis quatre ans.

Pour cette importante reprise, le théâtre a fait de grands frais : la mise en scène est entièrement nouvelle, et trois magnifiques décors servent de cadre à cette immortelle partition. De plus, c'est le soir de cette reprise que l'orchestre de l'Opéra-Comique a inauguré sa nouvelle organisation. Le quatuor à cordes a été très augmenté, ce qui donne à cet orchestre, déjà si brillant, une intensité de son très remarquable et très homogène.

Le succès de cette reprise a été très grand ; succès pour l'œuvre, dont presque tous les morceaux, à commencer par l'admirable ouverture, ont été acclamés ; succès pour les interprètes, Mlle Mezeray et MM. Stéphane et Moulliérat, qui se sont montrés à la hauteur de l'œuvre.

La *Pearle du Brésil*, de Félicien David, sera très prochainement donnée pour les débuts d'une cantatrice, Mlle Nevada, sur laquelle on fonde de grandes espérances.

Dans ma dernière lettre je vous ai longuement parlé des concerts populaires : deux mots seulement aujourd'hui pour vous signaler une belle œuvre que M. Padeloup vient de faire connaître à son public : c'est le *Faust* de Liszt, qui renferme de sérieuses beautés, et qui a été supérieurement rendu par l'excellent orchestre Padeloup. Cette œuvre place son auteur au rang des maîtres symphonistes.

Le concert Colonne, qui fait toujours salle comble avec la *Damnation de Faust*, de Berlioz, annonce, pour une des premières séances, le *Désert*, de Félicien David, avec M. Bailly, un très remarquable ténor, qui chantera l'*Hymne à la nuit*, la *Réverie du soir*, et le *Chant du Muezin*. Ce sera une grande attraction, cette reprise du *Désert*, car la musique en est si chaude, si colorée, la poésie si pénétrante,

qu'elle amènera longtemps la foule au concert Colonne.

L'Opéra vit sur l'ancien répertoire, en attendant les premières représentations de *Henri VIII*, dont les répétitions des deux premiers actes sont assez avancées pour qu'on puisse en faire, au premier jour, une lecture à l'orchestre. Les bruits de coulisse sont très favorables, et font présager un grand succès pour l'œuvre de notre grand symphoniste. On pense être prêt pour la première quinzaine de février.

Il a eu bien raison, Coquelin, de n'avoir pas voulu aller en Amérique avec l'impresario Mayer. Il vient de finir ses représentations en Russie, et il y a récolté, avec Mme Favart et son camarade Dieudonné, des bravos enthousiastes, une énorme quantité de roubles, et des cadeaux superbes faits par l'empereur et l'impératrice avec une courtoisie et une amabilité qui en doublent le prix.

Mme Favart a reçu un bracelet orné d'un rubis ; M. Coquelin, une bague avec un rubis, et M. Dieudonné, une bague avec un rubis. Chaque cadeau était accompagné d'une lettre du ministre de la cour exprimant à ces artistes la satisfaction de l'empereur et de l'impératrice. Certainement les yankees n'auraient pas fait aussi bien.

Le nom de Coquelin aîné me remet en mémoire son sympathique et spirituel frère. C'est lui, comme vous savez, qui a créé et donné tant d'éclat au monologue, à ce produit si essentiellement parisien, et qui demande tant de qualités et un talent si souple et si discret pour produire tout son effet.

Je crois qu'une courte notice sur cet artiste intéressera vos lecteurs en le leur faisant connaître sous un jour nouveau.

En 1867, Coquelin cadet remportait au Conservatoire le premier prix de comédie, dans le rôle de Sosie, d'*Amphytrion*, qu'il avait joué avec un entrain de jeunesse qui rappelait la manière de son grand frère. C'était la même verve, la même candeur, la même franchise.

A peine âgé de 17 ans, Coquelin avait déjà été professeur de français en Angleterre, qu'il appelait le pays des *brumes* et des blondes. On le retrouve un peu plus tard employé de chemin de fer dans une station où il empêchait les trains de partir, en chantant derrière les locomotives des chansonnettes qui clouaient d'admiration les mécaniciens au garage. A sa sortie du Conservatoire, il entra à l'Odéon, et peu de temps après au Théâtre-Français, où il débuta dans les *Plaideurs*. Son succès y fut grand, et en 1879, le secrétariat fut sa récompense.

Coquelin cadet est un des artistes les plus populaires de Paris. On le voit partout, et il a l'art de ne poser nulle part. Très répandu dans le monde des journaux, il voit souvent ses mots imprimés par le *Masque de Fer* et le *Tintamarre*. Il a un joli talent d'écrivain, et on a de lui le *Livre des Convalescents*, dédié surtout aux rates inactives. Il se compose de conseils perfides, d'inventions chimériques, de petites recettes où le parfum des fleurs est complètement absent, de combles vertigineux. Le livre est signé Pirouette.

M. Coquelin jeune a un autre titre à la sympathie de tous : c'est la médaille militaire, qu'il a noblement gagnée sur le champ de bataille de Buzenval.

SYLVIO.